

Révéler l'humain / Revealing the Human

Helen Margaret Giovanello

Six artistes explorent la condition humaine dans ce qu'elle a de plus essentiel : ce qui se cherche, se transforme et persiste ; ce qui affleure sous la surface et ce qui résiste.

Entre quête d'identité, relation au monde et relation à soi, un paysage d'émotions se déploie. Une matière sensible circule d'un corps à l'autre, d'un geste à l'autre, quelque chose se déplace, se transmet, se transforme.

PATRICIA BOURGEOIS

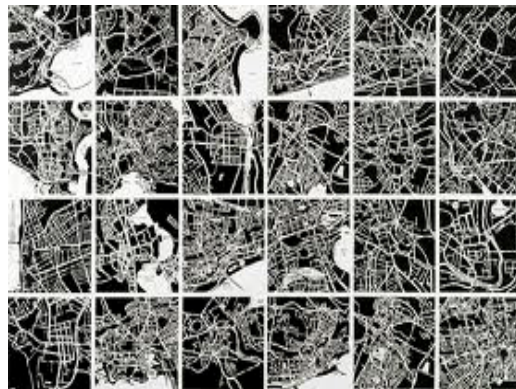
La matrice apparaît, génitrice totémique, infusée d'une relation profonde à l'océan. Une cartographie intérieure et extérieure se déploie, faite de textures marines, où le corps devient le centre d'une navigation sensible, à la fois point d'ancrage et de dérive. La sculpture agit comme une présence. Elle se dresse presque comme une entité, une forme totémique, hybride, à la frontière du corail, du corps, de la racine et d'une vie encore indéfinie. Elle semble émerger d'un fond marin ou d'une mémoire archaïque, comme si la matière avait lentement cristallisé une force organique.

Ses excroissances, ses ouvertures, ses prolongements évoquent à la fois des systèmes vitaux et des formes naturelles, inscrivant le corps dans une continuité avec le vivant, entre intérieur et extérieur, entre humain et milieu.

Le territoire ne se donne plus comme une surface à lire, mais comme une matière vivante, poreuse, traversée de flux, où les frontières se déplacent, se dissolvent et se recomposent, comme un courant profond. Le lien de Patricia Bourgeois à la Nouvelle-Calédonie affleure dans la force des matériaux, dans une énergie brute qui soutient l'ensemble de l'œuvre comme une poussée lente, presque géologique.

Elle s'inscrit dans une lignée d'artistes qui déplacent la notion même de carte, notamment Guillermo Kuitca, chez qui le territoire devient espace mental et sensible.

Chez Bourgeois, la cartographie devient organique, presque vivante, traversée par des résonances issues des planches scientifiques anciennes, de la biologie, de la géologie et des cartographies marines. Elle ne décrit plus le monde, elle en restitue les pulsations, comme si la surface du réel s'ouvrait pour laisser apparaître ses couches profondes.



Guillermo Kuitca, 2008, Terra Nullius – No Man's Land, Sculpture Square

NATALIE MEI

Chez Natalie Mei, le geste précède la forme. Une manualité essentielle traverse l'œuvre, comme si les mains, les doigts, portaient l'élan premier et guidaient l'artiste dans la découverte des formes. Ses sculptures hybrides mêlent crochet, broderie, couture et assemblage de matériaux, où apparaissent de petites figures proches de collections d'insectes.

Elles évoquent les pratiques scientifiques du siècle passé : classer, observer, inventorier le vivant, mais ici, l'observation devient transformation. Ces formes sont recréées à partir de fils, de tissus et de fragments, dans un travail où le geste lent et répétitif devient langage, où le faire à la main inscrit une présence et une mémoire. L'ensemble évoque les cabinets de curiosités et les collections d'entomologie du XIXe siècle, en écho au travail de Mark Dion.

Natalie Mei reprend ce geste scientifique pour mieux le déplacer : elle ne cherche pas à comprendre ni à classer, mais à réinventer. Elle propose une entomologie poétique et fictive, où le corps, la mémoire et le fragile se recomposent.

Une fragilité constante traverse l'ensemble : les assemblages deviennent des présences presque humaines, précaires, instables, comme suspendues dans un équilibre à la limite de la rupture. Les objets les plus simples s'y métamorphosent : un bouton devient organe, un os devient structure, un fil devient système nerveux. Peu à peu se dessine non pas une description du vivant, mais sa réinvention sensible, une biologie fragile en devenir.



A manatee skeleton © Marc Dion & Jean Vong-Tanya Bonakdar Gallery, New York

VÉRONIQUE MENET

Chez Véronique Menet, un fil rouge traverse l'œuvre, comme le rouge du corail dont elle souligne la fragilité et la disparition presque inexorable. La terre de Nouvelle-Calédonie nourrit profondément son engagement artistique et humain, dans un travail minutieux, tactile, où le geste s'inscrit dans la durée.

La répétition des visages féminins se déploie comme une présence continue, non pas tant une archive qu'une collection vivante, habitée. Les figures se reproduisent, se transforment et s'assemblent en ensembles qui évoquent à la fois des jeux de cartes, des tarots ou des figures à convoquer. Chaque image devient une entité singulière, presque un personnage, pris dans un système de relations et de correspondances.

Se dessine ainsi une mémoire intime, proustienne, où l'identité féminine se multiplie, se fragmente et circule. Mais plutôt qu'un catalogue figé, c'est un répertoire sensible et actif, où les figures semblent pouvoir être manipulées, tirées, rejouées, comme si chacune portait une histoire potentielle, une voix, une présence à activer.



Louise Bourgeois: The Woven Child

Son travail s'inscrit dans une lignée d'artistes pour qui le geste simple devient porteur de mémoire et de corps, dans une proximité sensible avec Louise Bourgeois, notamment dans l'usage du fil, du dessin et dans cette manière d'inscrire l'intime dans la matière.

Une fragilité assumée traverse l'ensemble, où chaque visage devient à la fois présence et disparition, trace et persistance, mais aussi figure à convoquer, presque talismanique, comme si l'image permettait de maintenir un lien, ténu mais vivant, avec celles qu'elle fait apparaître.

IZUMI UEDA YUU

Chez Izumi Ueda Yuu, le quotidien devient matière : une attention portée à chaque instant, une présence au monde, une manière d'habiter le réel dans sa simplicité la plus fragile, comme une reconnaissance silencieuse d'un état de présence où chaque chose semble porter en elle une âme.

Ses œuvres, peintes sur des surfaces presque évanescences, portent cette douceur, cette retenue, où tout paraît sur le point de disparaître. Mais, en même temps, affleure une vibration intense de la vie, discrète mais persistante, comme un souffle fragile qui traverse les formes.

Qu'il s'agisse d'un marché vibrant, d'une rue habitée ou de visages devenus masques, tout renvoie à la sensibilité japonaise du mono no aware : une conscience de l'impermanence, une attention à la fragilité des choses, une mélancolie douce face à leur passage, mais aussi une forme d'acceptation de cette disparition comme réalité même de la vie.

La couleur, lorsqu'elle apparaît, agit comme une irruption. Elle surgit par touches, parfois vives, presque inattendues, comme un accent soudain dans un espace retenu. Elle ne recouvre pas, elle révèle. Elle devient un point de tension, un battement, une condensation du regard.

Dans cette économie de moyens affleure une grande liberté du geste, qui n'est pas sans rappeler le refus du beau académique chez Jean Dubuffet : un dessin direct, presque naïf, mais profondément chargé d'une intensité émotionnelle. Le trait semble parfois vaciller, au bord de l'effacement, et c'est précisément dans cette instabilité que se loge sa force.



Jean Dubuffet: Affluence, mars, 1961

MATHIEU SCHOETTL

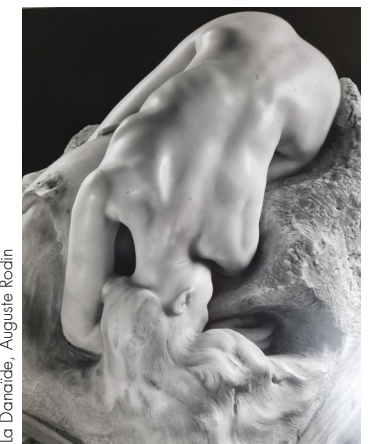
Chez Mathieu Schoettl, les sculptures semblent s'accomplir et se déformer dans leur propre reflet, comme si la matière, en se regardant elle-même, commençait à se dissoudre, un Narcisse perdu dans son image.

Posées sur des surfaces lisses, parfois réfléchissantes, ses figures dégagent une délicatesse instable. La matière y glisse, se déforme, se replie sur elle-même, comme en mouvement constant. Mais ailleurs, rien n'est lisse : elle s'épaissit, s'accumule, se stratifie en volumes et en couches picturales et sculpturales.

Les surfaces deviennent irrégulières, les formes légèrement exagérées, les visages creusés, les yeux ouverts comme des cavités, laissant apparaître une forme d'effroi, presque un abîme, faisant écho à Francis Bacon. Le travail porte la trace du geste ; le non-fini devient langage.

Dans une proximité avec Auguste Rodin, ces traces de modelage laissent la matière vivante, visible, traversée. La sculpture dégage une présence spontanée, presque en train de se faire, comme une exploration de la forme humaine portée par une énergie en mouvement.

Une tension brute traverse l'ensemble, presque animale, une urgence du geste qui se déploie autant dans le dessin que dans la peinture et la sculpture. Nous sommes au cœur d'une expression de l'humain sans filtre, fragmentée, sans indulgence, où se jouent l'identité et la mémoire.



La Dançade, Auguste Rodin

Ici, la figure ne se fixe jamais : elle vacille, se défait, se recompose dans un mouvement continu, comme si l'humain ne pouvait apparaître que dans cette instabilité même, dans ce point de bascule entre apparition et disparition.

JEAN-PIERRE SOUGY

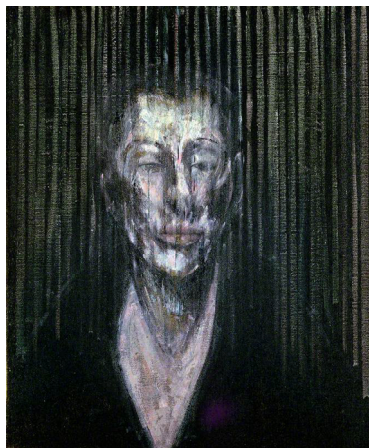
Une vie entière consacrée à l'expression visuelle, du film au dessin, de la peinture à l'image, traverse le travail de Jean-Pierre Sougy. Il en demeure quelque chose de profondément brut, où affleure sans détour une certaine brutalité de l'humain.

Dans certaines séries, on perçoit l'écho de Paul Cézanne dans la manière d'aborder les paysages et les figures, tandis que les dessins révèlent une veine plus incisive, dans leur dimension caricaturale et expressive.

Le style, volontairement spontané, parfois presque enfantin, est pourtant chargé d'une forte densité symbolique. Ce langage visuel s'inscrit dans une sensibilité expressionniste, parfois teintée de macabre. La dimension critique, presque grinçante de certaines figures, fait écho à George Grosz et Otto Dix.

Sougy s'intéresse aux réalités en marge, aux figures décalées, aux existences fragiles. L'humain qu'il donne à voir est un être traversé, tourmenté, souvent en souffrance.

Chez lui, le dessin devient un espace de tension où l'humain apparaît instable, comme pris dans une lutte intérieure. Les figures se déforment, les corps se désarticulent, les visages oscillent entre caricature et effacement. Le trait, nerveux et direct, semble échapper à toute maîtrise, comme si l'image surgissait avant même d'être pensée.



Francis Bacon, 1955, Sketch for a Portrait of Lisa

Dans cette intensité, son travail entre en résonance encore avec Francis Bacon, où la figure devient matière, où l'image lutte pour exister. Et peu à peu, ce qui se donne à voir n'est plus la représentation d'un individu, mais ce qu'il en reste : une trace, une tension, une persistance fragile de l'humain.

Ainsi, à travers ces matières, ces gestes et ces figures en devenir, ce n'est pas une image de l'humain qui se révèle, mais ce qui en persiste — à la fois fragile, mouvant et irréductiblement vivant.

Helen Margaret Giovanello

Revealing the Human

Helen Margaret Giovanello

Six artists explore the human condition in what is most essential to it: that which searches, transforms, and endures; that which surfaces and that which resists. Between the quest for identity, the relationship to the world, and the relationship to the self, a landscape of emotions unfolds. A sensitive material circulates from one body to another, from one gesture to another, something shifts, is transmitted, is transformed.

PATRICIA BOURGEOIS

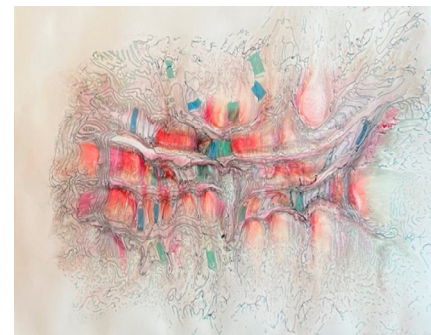
The matrix appears as a totemic progenitor, infused with a deep connection to the ocean. An inner and outer cartography unfolds, composed of marine textures, where the body becomes the center of a sensitive navigation, both a point of anchorage and of drift.

The sculpture acts as a presence. It rises almost like an entity, a totemic, hybrid form, at the boundary between coral, body, root, and a still undefined life. It seems to emerge from a seabed or an archaic memory, as if the material had slowly crystallized an organic force.

Its outgrowths, openings, and extensions evoke both vital systems and natural forms, inscribing the body within a continuity with the living, between interior and exterior, between human and environment.

The territory no longer presents itself as a surface to be read, but as a living, porous material, traversed by flows, where boundaries shift, dissolve, and recombine like a deep current. Patricia Bourgeois's connection to New Caledonia surfaces in the strength of the materials, in a raw energy that sustains the work as a slow, almost geological force.

Guillermo Kuitca, 2002



She is part of a lineage of artists who displace the very notion of the map, notably Guillermo Kuitca, for whom territory becomes a mental and sensitive space. In Bourgeois's work, cartography becomes organic, almost alive, traversed by resonances drawn from early scientific plates, biology, geology, and marine mapping. It no longer describes the world, it conveys its pulsations, as if the surface of reality were opening to reveal its deeper layers.

NATALIE MEI

In Natalie Mei's work, gesture precedes form. An essential manuality runs through the work, as if the hands and fingers carried the initial impulse and guided the artist in discovering forms.

Her hybrid sculptures combine crochet, embroidery, sewing, and assemblage of materials, in which small figures appear, reminiscent of insect collections. They evoke the scientific practices of past centuries : classifying, observing, cataloguing the living, but here observation becomes transformation.



Mark Dion: The Classical Mind

These forms are recreated from threads, fabrics, and fragments, in a practice where slow, repetitive gestures become language, where hand-making inscribes presence and memory. The whole evokes cabinets of curiosities and 19th-century entomological collections, echoing the work of Mark Dion.

Natalie Mei reappropriates this scientific gesture in order to shift it: she does not seek to understand or classify, but to reinvent. She proposes a poetic, fictional entomology in which body, memory, and fragility are recomposed.

A constant fragility runs through the work: the assemblages become almost human presences, precarious and unstable, as if suspended in a balance at the edge of rupture. The simplest objects are transformed: a button becomes an organ, a bone becomes a structure, a thread becomes a nervous system. Gradually, what emerges is not a description of the living, but its sensitive reinvention, a fragile biology in the making.

VÉRONIQUE MENET

In Véronique Menet's work, a red thread runs throughout, like the red of coral whose fragility and near-inevitable disappearance she underscores. The land of New Caledonia deeply nourishes her artistic and human commitment, in a meticulous, tactile practice where gesture unfolds over time.

The repetition of female faces unfolds as a continuous presence, less an archive than a living, inhabited collection. The figures reproduce, transform, and assemble into configurations that evoke playing cards, tarot decks, or figures to be invoked. Each image becomes a singular entity, almost a character, caught within a system of relations and correspondences.

What emerges is an intimate, Proustian memory, in which feminine identity multiplies, fragments, and circulates. Yet rather than a fixed catalogue, it is a sensitive and active repertoire, where the figures seem capable of being handled, drawn, replayed, as if each carried a potential story, a voice, a presence to be activated.

Her work belongs to a lineage of artists for whom simple gesture becomes a carrier of memory and embodiment, in a sensitive proximity to Louise Bourgeois, particularly in the use of thread, drawing, and in this way of inscribing intimacy into matter.

A deliberate fragility permeates the whole, where each face becomes at once presence and disappearance, trace and persistence, but also a figure to be invoked, almost talismanic, as if the image allowed for the maintenance of a tenuous yet living connection with those she brings into being.



Louise Bourgeois

IZUMI UEDA YUU

In Izumi Ueda Yuu's work, the everyday becomes material: an attention to each moment, a presence to the world, a way of inhabiting reality in its most fragile simplicity, like a silent recognition of a state of being in which everything seems to carry a soul.

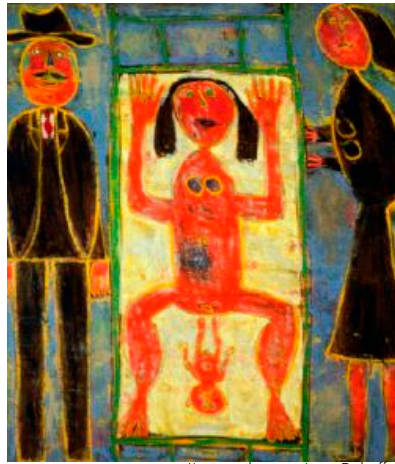
Her works, painted on almost evanescent surfaces, carry this softness and restraint, where everything appears on the verge of disappearing. Yet at the same time, an intense vibration of life emerges, discreet but persistent, like a fragile breath passing through forms.

Whether depicting a vibrant market, an inhabited street, or faces turned into masks, everything refers to the Japanese sensibility of *mono no aware*: an awareness of impermanence, an attentiveness to the fragility of things, a gentle melancholy in the face of their passing, but also an acceptance of this disappearance as the very condition of life.

Color, when it appears, acts as an irruption. It emerges in touches, sometimes vivid, almost unexpected, like a sudden accent within a restrained space. It does not cover; it reveals. It becomes a point of tension, a pulse, a condensation of the gaze.

Within this economy of means, a great freedom of gesture appears, recalling Jean Dubuffet's rejection of academic beauty: a direct, almost naive drawing, yet deeply charged with emotional intensity. The line sometimes seems to waver, on the verge of erasure and it is precisely within this instability that its strength resides.

Izumi's work thus exists in a subtle balance between erasure and presence, lightness and depth, appearance and disappearance, but also between silence and intensity, as if, at the very heart of the ephemeral, a fragile and essential pulse of life persists.



L'accouchement Jean Dubuffet
The Museum of Modern Art, New York (U.S.A.)

MATHIEU SCHOETTL

In Mathieu Schoettl's work, sculptures seem to come into being and deform within their own reflection, as if matter, in looking at itself, began to dissolve — a Narcissus lost in his image.

Placed on smooth, sometimes reflective surfaces, his figures convey an unstable delicacy. The material slides, deforms, folds back onto itself, as if in constant motion. Elsewhere, however, nothing is smooth: it thickens, accumulates, stratifies into volumes and into painterly and sculptural layers.

Surfaces become irregular, forms slightly exaggerated, faces hollowed out, eyes open like cavities, revealing a sense of dread, almost an abyss, echoing Francis Bacon. The work bears the trace of gesture; the unfinished becomes language.



L'Ombre. Ronde-bosse en bronze [1881-1904] d'Auguste Rodin.

In proximity to Auguste Rodin, these traces of modeling leave the material alive, visible, and permeated. The sculpture conveys a spontaneous presence, almost in the process of becoming, as an exploration of the human form driven by an energy in motion.

A raw tension runs through the work, almost animal, an urgency of gesture that unfolds across drawing, painting, and sculpture alike. We are at the core of an unfiltered expression of the human, fragmented and unsparring, where identity and memory are at stake.

Here, the figure never settles: it wavers, unravels, and recomposes itself in a continuous movement as if the human could only appear within this very instability, at that tipping point between appearance and disappearance.

JEAN-PIERRE SOUGY

A lifetime devoted to visual expression, from film to drawing, from painting to image, runs through the work of Jean-Pierre Sougy. What remains is something deeply raw, where a certain brutality of the human surfaces without mediation.

In some series, one perceives an echo of Paul Cézanne in the approach to landscapes and figures, while the drawings reveal a more incisive vein in their caricatural and expressive dimension.

The style, deliberately spontaneous, sometimes almost childlike, is nonetheless charged with a strong symbolic density. This visual language belongs to an expressionist sensibility, at times tinged with the macabre. The critical, almost biting dimension of certain figures echoes George Grosz and Otto Dix.

Sougy is interested in marginal realities, in displaced figures, in fragile existences. The human he presents is a being traversed, tormented, often suffering.

In his work, drawing becomes a space of tension where the human appears unstable, as if caught in an inner struggle. Figures deform, bodies disarticulate, faces oscillate between caricature and erasure. The line, nervous and direct, seems to escape control, as if the image emerged before it was even thought.



© Francis Bacon Study for a Portrait

In this intensity, his work resonates with Francis Bacon, where the figure becomes matter, where the image struggles to exist. Gradually, what is revealed is no longer the representation of an individual, but what remains of them: a trace, a tension, a fragile persistence of the human.

CLOSING

Thus, through these materials, these gestures and these figures in becoming, it is not an image of the human that is revealed, but what persists within it — at once fragile, shifting, and irreducibly alive.

Helen Margaret Giovenello